

DIMANCHE
7 AOUT 1831.

Ce Journal paraît les Mercredi et Samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal et de la Pose et Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1^{er} étage;

A l'Entrepôt de papiers de Bonnard et Royer-Dupré, rue Fromagerie, n° 5, au 1^{er};
Et à l'Imprimerie du Journal.



La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

PREMIÈRE ANNÉE.

N° 16.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 1 franc 50 cent. pour un mois, et de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera pour les frais de poste 2 centimes par N° pour le département et 4 centimes hors du département.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.

NAPOLÉON, Mlle GEORGES ET FOSTER,

Anecdote historique.

Foster était poursuivi comme le complice d'Aréna. Il se cachait dans Paris, et ne se dérobait aux recherches dont il était l'objet, qu'en changeant de gîte chaque nuit. Quelques amis et quelques jeunes filles avec lesquels il avait naguère usé sa bourse et dépensé sa vie, partageaient tout avec lui. Mais il en vint à lasser l'amour et l'amitié, et n'eut, quelque temps, d'autre refuge que des lieux de prostitution.

Un soir que, triste et léger d'argent, il ne savait plus où s'abriter, il se ressouvint qu'en des jours plus heureux il avait vu s'ouvrir pour lui le boudoir de Mlle *Georges*. A cette idée, il frissonne de plaisir, il froisse déjà l'élégant tapis aux mille couleurs, il respire déjà ces miasmes enivrants que l'air vous apporte par bouffées, alors qu'on est assis près d'une femme aimée; il voit déjà le tendre demi-jour et le gracieux ameublement où tout est volupté. Il oublie sa vie aventureuse et inquiète, il marche sans crainte.

Arrivé chez Mlle *Georges*, on l'embrasse... C'est un ancien ami. Tous deux se retrouvent avec bonheur: la surprise fait place à la joie; tous deux se pressent de questions, et pas un n'attend la réponse de l'autre. C'était à voir, c'était à entendre.

Quelqu'un vient déranger cette intime causerie. *Foster* cache. Le général *Duroc* entre et annonce le premier consul. Mlle *Georges*, en toute hâte, ouvre la porte d'un petit escalier dérobé, y pousse *Foster*. C'est son abri pour cette nuit.

Napoléon apparaît soucieux, inquiet et rêveur. Il parle par boutade, s'isole parfois dans son silence plein de pensées; mais il a besoin de distractions, il est venu en chercher. Mlle *Georges* est près de lui...

A travers les vitraux et le rideau vert du petit esca-

lier, mù par sa curiosité, *Foster*, l'œil fixe, veut voir le grand homme. Sans le connaître, il avait conspiré contre lui. Tout-à-coup un bruit, comme un râle de mourant, des soupirs étouffés et des mouvemens brusqués et convulsifs se font entendre. Mlle *Georges* court çà et là dans l'appartement; désespérée, elle vient à *Foster*: « Napoléon se meurt, dit-elle, venez à mon aide! »

— Appelez au secours!

— Je ne le puis, il me l'a défendu.

Et tous deux font respirer au premier consul des sels et du vinaigre... tous deux jettent de l'eau sur sa figure pâle et livide, sur ses lèvres violettes, sur ses membres roidis.

Foster tenait la main de Napoléon et cherchait à découvrir les battemens de son poulx. Il lui vint tout-à-coup une idée affreuse, un projet horrible.... — Cet homme dont il voulait la mort, cet homme pour lequel il était poursuivi et obligé de cacher ses jours et ses nuits... il était là, froid, sans mouvement, au pouvoir de son ennemi.... Un geste, un mouvement, et tout était fini. — *Foster* mit la main sur le poignard caché dans son sein. Une pensée soudaine l'arrêta. — Eh quoi! moi, souiller l'hospitalité, pour tuer mon ennemi sans défense, dans un évanouissement, dans le sommeil de mal qui l'opprime... moi, lâche assassin! — Il aban- donna aussitôt son arme, et continua ses soins empressés à celui dont il venait de rêver le meurtre. Le poignard reparut, *Napoléon* r'ouvrit les yeux, *Foster* rentra dans sa retraite.

Quelque temps après, dans un cachot obscur, une femme en pleurs, une mère exhalait son désespoir, son fils était condamné à mort. Elle le voyait pour la dernière fois. C'étaient des cris, des larmes, des baisers... comme ceux de la folie. Le geôlier et la sentinelle pleuraient à la porte.



Foster voulait consoler cette femme qui se mourait de désespoir à ses côtés ; il cherchait un moyen d'échapper à la mort pour sauver la vie de sa mère. Tout-à-coup il la pressa dans ses bras, et lui dit : Je suis sauvé... je vais écrire à *Napoléon* ; vous porterez ma lettre, ma mère, et vous aurez ma grâce ;... oh ! vous l'aurez... j'en suis sûr.

Il écrivit la scène du boudoir de Mlle *Georges*. La vie du premier consul était dans ses mains ; il fut généreux. Le premier consul doit l'être à son tour.

La mère vole aux Tuileries. *Napoléon* lit cette lettre avec surprise, avec humeur, avec dépit. Il froisse le papier et renvoie au lendemain, dix heures, une grâce qu'il pouvait accorder de suite.

L'exécution devait avoir lieu à onze heures. Mad. *Foster* court chez *Samson*, le bourreau. Elle demande avec des prières, avec de l'or, qu'il retarde l'exécution. Les ordres sont positifs, il ne peut les changer. Tout ce qui est en son pouvoir, il promet de le faire, *Foster* passera le dernier.

A dix heures Mad. *Foster* était aux Tuileries... *Napoléon* était parti pour St-Cloud. Ce fut un coup de foudre pour ce cœur de mère. Que faire, que résoudre entre la Grève et St-Cloud ? Elle est à St-Cloud.

A la Grève, la sanglante machine était élevée. Le peuple se ruait autour d'elle. *Samson* l'avait déjà deux fois arrosée de sang. *Foster* était là sur la charrette des criminels... il attendait son tour ou sa mère. *Samson*, fidèle à sa promesse de bourreau, ne savait plus comment retarder l'exécution... Il feint de rajuster un des supports de l'inférieur instrument... il envoie chercher des clous et un marteau... il veut gagner du temps... le peuple murmure ; il attend aussi : *Foster* est monté.

Une mère s'élançait et voit rouler la tête de son fils.

Napoléon aurait pardonné au conspirateur ; mais sa grande âme punit *Foster* d'avoir surpris une de ses faiblesses.

L. B

FRAGMENT D'UN POÈME

Lu par M. Berthaud au banquet de la Glaneuse.

Le peuple avait parlé : d'un roi libricide
 Il ne voulait plus voir le cortège homicide ;
 Et, marquant à ses pas la route de Cherbourg,
 Terrible, il le chassait de son dernier faubourg !
 Alors, tableau final d'une effroyable scène,
 On vit passer, le soir, sur les flots de la Seine,
 Encombré de cyprès, de cadavres, de deuil,
 Un bateau pavoisé des voiles du cercueil ;
 Et le peuple vainqueur, en saluant ses frères,
 Leur jetait, pour adieux, des lauriers funéraires ;
 Et les femmes pleuraient, et les jeunes enfans
 Demandaient leurs aînés à ces morts triomphans :
 On dit même qu'alors ébranlé sur son dôme,
 L'aigle aux serres d'airain, de la place Vendôme,
 Pour saluer aussi le convoi rédempteur,
 Se dressa sur ses pieds de toute sa hauteur !
 O France ! ô ma patrie ! ô la terre des braves !
 Que tu fus grande alors ! libre de tes entraves,
 Là quand, les bras croisés après trois jours sanglans,
 Tu voyais devant toi fuir tes bourreaux tremblans,

Et que, le front paré du drapeau tricolore,
 Tu souriais au ciel qui l'admirait éclore
 O ! si dans ce moment du triste corbillard
 Un mort se fût levé le visage blaffard,
 Et te montrant du doigt sur ses côtes saillantes
 Les larges coups de sabre aux empreintes saignantes ;
 S'il t'eût dit : « France, adieu ! songe à tes défenseurs ;
 Adopte nos enfans, nos épouses, nos sœurs ;
 Mais dans ce grand devoir de la reconnaissance,
 Sache que leurs haillons font acte de naissance ;
 Que c'est le peuple enfin, le peuple tout petit,
 Qui seul, pendant trois jours, mourut et combattit. »
 A ce discours naïf, ô ma belle patrie !
 Caressant d'un baiser sa dépouille chérie,
 Tu l'eusses dans tes bras pressée en soupirant,
 Et tout promis aux vœux du martyr expirant..
 Eh bien ! que dirais-tu si cette ombre sanglante
 Revenait aujourd'hui ?... Honteuse, chancelante,
 La rougeur sur le front, pour prix de sa vertu,
 Dieux !... Je n'ose achever... La repousserais-tu ?...
 Je veux bien en douter, mais sur la riche stalle
 Où ton premier ministre avec orgueil s'étale,
 Où la liberté souffre, assise avec la peur,
 Pourquoi donc laisses-tu l'impuissante stupeur !
 Vois nos départemens : grâce à ce ministère,
 Cauchemar homogène, épais retardataire,
 Le carlisme partout, comme dans ses beaux jours,
 Insulte à ta bannière et s'élève toujours ;
 Nîmes aux Dieux rivaux, d'une main fanatique,
 Forge encore à tes yeux le glaive jésuitique,
 Et de ses Trestailleurs le poignard assassin,
 Caché sous une étole, est pointé sur ton sein ;
 La Vendée au front terne, aux cohortes impies,
 Enrôle de nouveau ses ignobles harpies,
 Et peut-être demain, au pied d'un crucifix,
 Le passant trouvera les crânes de ses fils !

L. A. BERTHAUD.

RÉVEIL D'UN MAGISTRAT.

Or, il venait d'achever le plus paisible des sommes ; et bien qu'il eût rêvé *Glaneuse* et *Perroquet*, ces images fugitives ne l'avaient nullement troublé. Il entrouvrit ses rideaux ; son œil à demi ouvert laissa tomber sur un meuble élégant chargé de dessins et de papiers timbrés un regard de complaisance, puis il se frotta les mains et un sourire révéla l'intérieure satisfaction de M. le Substitut.

— Bon, se dit-il, la journée sera bonne : un, deux, trois, quatre, etc., etc... réquisitoires. C'est à n'en plus finir..... examinons un peu : *faux*, *vol*, *meurtre*, *peccadilles* ! Passons. Ah ! *délit de la presse*, voilà qui est heureux !..... Une cause criminelle offre bien quelque agrément, mais pour un substitut la poule aux œufs d'or par le temps qui court c'est un procès contre la presse. Ça peut me mener loin, très loin. Nous avons M. *Mangin*..... Il est vrai que nous avons eu une petite révolution depuis..... Bath ! une révolution ce n'est qu'une résistance, et puis si l'on n'en finissait bien vite avec tous ces écrivailleurs, il serait impossible de gouverner : du moins, c'est l'avis de ces messieurs... Et comme le meilleur gouvernement est celui qui nous paie, celui-ci doit avoir raison..... Je ferai mon devoir, je parlerai beaucoup ; de manière à interloquer mes ac-

cusés. Vive même le Perroquet de Mad. Pintard ! Je serai long, très long ; il faut bien gagner ses appointemens.

— La liberté est une belle chose, c'est vrai..... mais dans un état bien constitué, il faut qu'il y ait des individus qui travaillent et d'autres qui mangent, des individus qui aient des pensées, et d'autres qui les jaugent. Or comme il est plus facile de manger et de jauger, sachons remplir notre emploi à la plus grande gloire du gouvernement qui nous l'a donné.

— C'est juste, le cheval le plus fier est obligé de porter son maître.

Là dessus il se frotta de nouveau les mains, bailla et se rendormit.

C. B.

L'INCONSTANCE JUSTIFIÉE.

FABLE.

A comparoir au tribunal d'amour
Un jeune lapin un beau jour
Fut cité pour fait d'inconstance.
Pareil délit criait vengeance :
Aussi de tous côtés on était accouru
Pour condamner le prévenu.
La cour séant, parut dame Belette
Qui d'un air suppliant requête présenta
De la manière à peu près que voilà :
Au printemps de mes jours je ne fus point coquette ;
Mais la nature par malheur
En me créant me fit présent d'un cœur
Trop accessible à la tendresse,
Et ma confiante jeunesse
Se laissa prendre à maint propos flatteur.
Ignorant que le monde était plein d'artifice
J'accordai tout au séducteur
Contre lequel je réclame justice.
Mon amour, disait-il, ne finira jamais,
A cet égard plutôt consultez vos attraits,
Et voyez quand on est si belle
S'il est permis d'être infidèle.
Il jure.... il jura tout, car messieurs les amans
Ne sont pas chiches de sermens.
Et voilà qu'aujourd'hui le monstre m'assassine ;
Je l'ai trouvé, le croiriez-vous ?
Dans le terrier de ma voisine.
Rien ne peut désormais appaiser mon courroux,
Et sans plus tarder je demande
Que sur l'heure même on le pend.
Tout beau, mignonne, on ne pend pas ainsi
Gens comme nous sans les entendre,
Répondit le lapin, et vous devez comprendre
Que sur ce point je vais plaider aussi.
A vos attraits j'avais juré constance,
Point ne saurais démentir ce fait là,
Je l'accorde à votre éloquence.
Vous étiez belle et l'amour m'enchaîna ;
Desir fantasque, humeur colère,
Je souffris tout alors de votre caractère.
Mais voilà bien long-tems de ça.
Vous le savez, chez la jeunesse
Tous les défauts sont gentillesses,
Il n'en est pas de même à l'hiver de nos jours.
Vos charmes ont suivi le sort de la vieillesse.
Je suis quitte envers nos amours,
Car puisqu'enfin il faut que je le dise,
Je n'avais rien promis à votre barbe grise.

Priez Jupin de rajeunir vos ans,
Retournez à votre printemps,
Et vous retrouverez, croyez-en ma franchise,
Le plus tendre de vos amans.
Ainsi devant la cour auguste,
Sire lapin nettement s'expliqua ;
Pour cette fois le tribunal fut juste,
Dame Belette en vain se récria :
Bel et bien on la condamna.

O vous pour qui l'indulgente nature
De Vénus un instant déroba la ceinture,
Ne vous contentez pas d'un si noble larcin ;
Voyez les fleurs dans la prairie,
Elles ne plaisent qu'un matin ;
Les qualités du cœur plaisent toute la vie.

S. C.

LE MERLE ET LE PERROQUET.

C'était en 1815, année d'heureuse mémoire, comme vous savez, où cinq cent mille baïonnettes ennemies nous ramenèrent d'excellens princes dont personne ne voulait plus, parce qu'ils n'avaient pas le sou et devaient à tout le monde ; parce qu'ils faisaient grande chère aux dépens de leurs hôtes, et que, dans tous les gouvernemens possibles, excepté chez nous peut-être, on connaît le prix de l'argent. Il vous souvient que cela fit grand bruit ; qu'on exila bien des gens ; que quelques-uns furent fusillés pour le bon exemple des autres, et que mouchards et gendarmes cheminant, trottant, furetant, arrêtaient mille pauvres diables, afin de gagner de leur mieux les émolumens qu'ils recevaient. Malheur au musicien aveugle dont l'archet aurait raclé par habitude l'air : *Veillons au salut de l'empire !* On eût sans pitié brisé le violon et enfermé l'aveugle : la rage des arrestations était au plus haut point. On poussa la susceptibilité monarchique jusqu'à empoigner un pauvre marchand de coco qui, sur la place Bellecour où la foule des *braillards à cinq francs* criaient : Vive le Roi ! répétait son cri habituel : *Il est frais, le coco ! A la fraîche, qui veut boire !*

Or il vint à Lyon un M. Hue de la Colombe, soldat de l'empire qui, mis à la retraite, avait accepté une place de commissaire de police ; espèce d'imbécille, grand trembleur, voyant partout des complots, des républicains, des conspirations et des Bonapartistes ; faisant la ronde avec un grand sabre et deux pistolets dans ses poches, arrêtant à tort et à travers. Il passait un jour sur le quai Monsieur ; frappé tout à coup par un bruit aigu, il frissonne, devient rouge, se remet un peu, envoie chercher une demi-douzaine d'agens qui buvaient chez Panata, je crois ; leur signale un affreux complot, monte avec eux et frappe chez un propriétaire fort étonné d'entendre parler de république et de conspirations. L'accusé niait, le commissaire s'emportait, et celui qui avait donné lieu à cette bizarre scène continuait son refrain... C'était un merle qui, pendu à une fenêtre, sifflait le fameux *Ça ira ! ça ira !* Grand tapage. Il était clair que c'était le signal que le merle apprenait à répéter pour le donner trois jours plus tard. Et l'on parlait de cour prévôtale où l'oiseau figurerait, comme

témoin à charge, bien entendu qu'on le prierait de siffler son air. Mais l'accusé riait à gorge déployée ; c'était un noble émigré peut-être, grand ami de la légitimité, champion du trône et de l'autel... Il se nomma, et la Colombe devint doux comme un mouton ; et les agens ôtèrent leur chapeau à cornes ; on fit mille excuses, et tout rentra dans l'ordre.

Mais chaque chose a son temps ; il faut à chaque époque ses proscrits ; alors c'étaient les merles, aujourd'hui ce sont les perroquets. Le premier avait sifflé ; le nôtre a parlé, il a crié ; au lieu de commissaire de police imbécille et rampant, nous avons pour accusateur un procureur du roi, homme d'esprit, et nous ne sommes pas nobles. Voilà bien des chances de condamnation.... Mais nous avons imaginé un nouveau moyen de défense, nous plaiderons sur la préférence qu'on doit accorder aux perroquets sur les merles. Les deux témoins viendront à la police correctionnelle, et ce ne sera pas notre faute si *Jaco et Coco crient et sifflent pendant qu'on plaidera leur risible procès.*

THÉÂTRES.

GRAND-THÉÂTRE.

Première représentation d'*Antony*.

Une femme vertueuse avec le sentiment de tous ses devoirs, une femme qui lutte avec une passion qu'elle renferme dans son cœur ; une femme qui cède et se repent, qui aime et pleure son adultère ; un homme fougueux dans son amour, maudissant sa naissance de bâtard qui l'exile de la société, déchirant l'appareil de sa blessure pour rester plus long-temps avec celle qu'il aime ; un homme sceptique cherchant son Eden sur cette terre, aimant jusqu'à l'idolâtrie, poursuivant de son amour une femme mariée qu'il se voit près de poignarder pour lui rendre aux yeux du monde l'honneur qu'il lui a ravi : tels sont les deux personnages jetés au premier plan dans le drame d'*Antony*. Ces deux rôles sont tout l'ouvrage. *Alexandre Dumas* les a écrits avec entraînement et chaleur d'âme. Ces scènes d'amour brûlent le cœur... C'est une lave qui dévore.

Antony a trouvé un digne interprète dans Delacroix. Il a bien senti et bien nuancé ce caractère passionné, cet Othello de notre siècle. Ce rôle lui fait le plus grand honneur. Nous avons craint un instant qu'il ne s'abandonnât à une fréquence de gestes qui lui donne par fois l'air d'un épileptique. Nous avons redouté aussi le hoquet dramatique qu'il nous jette dans certains rôles.... Mais non ;.... rien de semblable n'est venu faire tache. Delacroix a été vrai, chaleureux et toujours à la hauteur du héros qu'il représentait.

Mlle Wenzel a eu aussi des passages bien sentis, des mots bien naturels et des choses bien trouvées. Nous lui recommandons au 4^me acte ces mots pleins d'une poignante expression : *C'est sa maîtresse*. Elle a manqué tout l'effet qu'ils peuvent produire : on s'aperçoit dans tout

son rôle qu'elle a vu M^{me} Dorval à Paris. Il y a eu par fois dans son jeu tendance à l'imitation. Est-ce un bien ? est-ce un mal ?

Ces deux artistes ont été couverts d'applaudissements unanimes.

GLANE.

— Le Moniteur dit que les intérêts du peuple sont *chose sacrée*, c'est pour cela, sans doute, que les ministres n'osent pas y toucher.

— Compensation. Le ministère tombe, la liberté se relève.

— M. le Procureur du Roi a besoin de jugement.

— Pour distinguer M. D.... de ses confrères on l'appellera Persil le long ?

— On dit court et bon : et M. le substitut D.... qui a promis d'être long.

— En tirant sur nous M. le substitut D.... nous a promis de faire long feu.

— M. Persil vient d'envoyer à son collègue de Lyon le fusil de *Genoude*.

— M. le Procureur du Roi nous trouve trop de couleur ; il veut nous faire pâlir.

— Un habitué du Tribunal disait en parlant de la Glaneuse : voilà un journal qui n'est pas blanc.

— M. le substitut qui nous a promis d'être long, pourrait bien rester court.

— M. le Procureur du Roi tire sur l'arbre de la liberté. Il veut en faire tomber les feuilles.

— Le juste-milieu entre un homme du mouvement et un homme de la résistance, c'est un..... Oh ! M. le Procureur du Roi ?



MODES.

Robe de toilette. — Une robe de châly, fond blanc, dessins de fleurs, couleur bois, rouge et bleu. — Pélerine de batiste, garnie d'un rang de petits plis à festons. — Chapeau de paille avec un bouquet de plumes blanches. — Brodequins de prune en peau gros vert. — Gants de fil d'Ecosse blanc. — Une ombrelle de moire blanche.

Robe de gaze, jaune-soufre, corsage décolleté, à châle bordé de dents arrondies, tout autour une petite blonde ; les cheveux en couronne, le bout frisé ; derrière, sur le côté un nœud de gaze satinée, fond noir, à raies jaunes, rouge et vert clair. — Manches longues, parure de mosaïque en plaques, enchassée d'or bruni ; une feronnière, dont la chaîne, large de quelques lignes, était formée de petites de grecques, jointe par un anneau émaillé. — Souliers et gants blancs.

Coiffures. — Une large couronne, peu haute, une rangée de boucles très crépées, ne sortant que de l'extrémité au dessus de la couronne. — Deux touffes de papillotes. — Cette coiffure est une des plus jolies qui se fassent en negligé.

AVIS.

— Galerie de l'Argue, n. 61, grand assortiment de GANTS pour dames et pour hommes à 12, 15, 20 et 25 sous la paire.

WORMSER Jeune, Gérant.